

L'Ordre Nouveau

15 mars 1936

27

- 7 -

Écrivains révolutionnaires ?

Cette légion étrangère du communisme, dont Denis de Rougemont parlait ici naguère (1) et où s'enrôlaient les écrivains bourgeois en quête de désertion flatteuse, aurait pu être une phalange redoutable, limitée et offensive; les circonstances aidant, elle devient garde nationale. Beaucoup d'appelés, autant d'élus. Nulle exigence n'est posée pour ceux qui veulent y figurer. L'orthodoxie marxiste est inutile : la croyance en un matérialisme de salon ou de café devient même superflue : et l'un des nouveaux embauchés, dont le nom figure depuis peu aux sommaires de la revue *Commune* comme sur les listes de l'A. E. A. R., ne nous confiait-il pas avec ravissement : « Pourquoi n'êtes-vous pas des nôtres? C'est si intéressant. Et l'on n'a même plus besoin d'être matérialiste. » Pour un peu, le personnalisme même rentrerait en grâce. N'a-t-on pas vu récemment à une réunion d'*Esprit* un agent recruteur faire des offres non équivoques de collaboration et d'entente?

Aux écrivains communistes, en qui l'orthodoxie marxiste constitue acte de foi, forme de pensée et raison d'être — à ceux qui l'assimilant ont accepté non seulement le risque épisodique et aujourd'hui dépassé de persécutions externes, mais surtout le risque plus grave d'une existence tout entière faussée et stérilisée par une erreur de base — à ceux-là, Lefebvre, Gutermann et quelques autres, l'estime est acquise, même lorsque apparaît malgré eux la médiocrité ou l'embarras d'une pensée, dont ils ne sont pas entièrement responsables. Mais que dire des « amateurs », de tous ceux chez qui l'adhésion constitue une solution de facilité ou d'intérêt, une preuve de conformisme? Que peuvent penser les militants communistes véritables de tous les romanciers bourgeois, qui deviennent anti-bourgeois, comme pour montrer, ce que l'on sait, que l'envers vaut bien l'endroit? Et quels ricanements se cachent derrière les marques d'honneur dont on accable André Gide?

(1) *Ordre Nouveau*, n° 2, juin 1933.

Ce Jean Barois politique, quelles pauvres raisons il donne pour motiver sa conversion. Tantôt trouvant dans le poète de Descartes, sans lequel il n'y aurait pas eu, dit-il, de *cogito*, la preuve de la prédominance des facteurs matériels — tantôt exhalant son enthousiasme pour le labeur du mineur soviétique, travaillant au fond de la terre à la réalisation du plan quinquennal — il laisse trop souvent de telles images primaires lui tenir lieu d'arguments. Ou bien, répudiant les raisonnements logiques, si simplistes et grossiers soient-ils, pour la facilité plus grande encore des entraînements sentimentaux, il n'hésite pas, après avoir par ailleurs condamné le fanatisme de trois croyants de confessions différentes, dont chacun « se serait fait tuer plutôt que de renier ses convictions profondes », à s'écrier lui aussi : « Et s'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U. R. S. S., je la donnerais aussitôt. » De telles incohérences abondent : parfois érigeant en attitude acceptée ce qui est plutôt un défaut, il se réjouit et remercie d'entendre diagnostiquer devant lui : « La force et la grandeur de la position politique de Gide, c'est qu'en fait il ne la comprend pas doctrinalement. Il est emporté au delà de lui-même. Par là il continue sa mission. »

Ne discutons pas sur le détail des raisonnements *a posteriori* par lesquels André Gide se fait commentateur de son propre entraînement. Mais on a parlé de mission. Une phrase des *Pages d'un journal* confirme que Gide ne sous-estime jamais l'importance ou la nécessité de son œuvre : « Maints auteurs écrivent aujourd'hui d'assez bons livres qui pourraient en écrire d'autres tout aussi bons. Je ne sens point entre eux et leur œuvre de relation secrète, et eux-mêmes ne m'intéressent guère. » Dès lors puisque l'homme est engagé en l'œuvre, puique toute aventure subie par l'une ne peut laisser l'autre indemne, l'influence exercée par l'œuvre rend l'écrivain responsable.

Il est évident que, bien ou mal compris, le ralliement d'André Gide confirme dans les mœurs politiques actuelles, qui certes n'en ont pas besoin, un élément de facilité. Gide peut s'élever contre Hitler, peut laisser condamner son œuvre en Allemagne, peut se dresser contre le fascisme : il n'en reste pas moins que sa position actuelle de facilité et d'abandon est l'auxiliaire de tous les dictateurs possibles,

qui voudraient fonder leur pouvoir sur des entraînements grégaires. Il peut énoncer des thèmes révolutionnaires, ou qu'il croit tels : son attitude personnelle est contre-révolutionnaire et préfasciste. L'exemple humain qu'il donne va à l'encontre des phrases les plus sincères qu'il prononce. Malgré sa haine des dictatures, André Gide en est l'auxiliaire ou plutôt un des précurseurs : dans la mesure où son exemple de confusion et d'acceptation, où son manque de lucidité pourront être invoqués par d'autres, où la démarche de sa pensée se vulgarisera, perdant chez quelque séide obscur et inconscient, ce qu'elle garde encore en lui d'assez sincère et d'assez rare, elle légitimera et provoquera les trahisons et les faiblesses.

Gide a manqué à son devoir, au devoir de tout écrivain qui se veut révolutionnaire, en une époque où le meilleur instrument des fascismes est l'absence de rigueur d'esprit de précision, de force d'âme. Gide, fourrier de la dictature, quelle conclusion ce risque d'être à cette séance de l'Union pour la Vérité, où l'on a si complaisamment et longuement discuté « son cas ».

Que Gide, qui a peu lu Marx, essaie au moins de lire Proudhon. Non pas tant pour la doctrine que pour l'attitude humaine. Il y verra qu'un écrivain révolutionnaire ne peut s'improviser tel, même en conclusion d'une vie. Pour Proudhon, la cohérence est essentielle, ou plutôt elle s'impose à lui comme une vertu naturelle et profonde. Pour lui position logique et position affective se complètent et se commandent : « Je n'ai pas été toujours aussi fort qu'aujourd'hui sur la balance économique, la question d'État, la double conscience et l'interprétation des emblèmes : et puisque j'ai mené la vie ouvrière, c'est assez dire que j'ai eu ma période de spontanéité avant d'atteindre ma période de réflexion. »

Ce rapport entre les deux périodes est peut-être pour Gide difficile à rétablir. Mais la cohérence profonde est nécessaire pour l'écrivain qui se veut révolutionnaire. Le moindre effort est exclus, comme celui de l'engagement dans cette légion étrangère du communisme qui deviendrait aisément, et même sans s'en rendre compte, au premier changement de fanfare, légion étrangère du fascisme.

Robert ARON.